

La Grande Mademoiselle

Fille de Gaston d'Orléans, dit Monsieur, frère de Louis XIII, petite fille d'Henri IV, Anne-Marie Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, dite la Grande Mademoiselle, naquit en 1627. Monsieur, son père, était un être fantasque et affairiste, soucieux de prendre le contre-pied des initiatives de son royal neveu. Elle fut élevée rigoureusement, et confortée dans la très haute opinion qu'elle avait de sa personne. Héritière d'une des plus grandes fortunes d'Europe, elle était en droit d'espérer la plus haute destinée. Et il est vrai qu'un mariage avec son cousin germain Louis, le Roi Soleil, fut envisagé. Las pour Anne-Marie, cet espoir retomba comme un soufflet... La Fronde était passée par là. L'opposition au roi de Gaston d'Orléans, et, par conséquent, celle de sa fille Anne-Marie, la fougue naturelle de la jeune fille éprise d'aventure, brisèrent le projet de façon définitive. La Grande Mademoiselle avait combattu le rang des frondeurs, allant jusqu'à faire canonner (sur ordre de son père ?), le 2 juillet 1652, les troupes de Turenne qui harcelaient celles du prince de Condé (homérique Condé, courageux à l'extrême, objet de l'admiration d'Anne-Marie : « **il avait deux doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tout mêlés ; son collet et sa chemise étaient tout pleins de sang...** ») sur la colline de Charonne. Turenne triompha de Condé et des frondeurs. La colère de Louis XIV tomba sur sa cousine : une lettre l'informant qu'elle devait s'éloigner de Paris « **en quelqu'une de ses maisons** » parvint bientôt à Mademoiselle. Après quelques tergiversations, le choix d'Anne-Marie se porta sur le château de Saint-Fargeau, « **qui n'était qu'à trois journées de Paris pour en avoir des**



nouvelles ».

Novembre 1652, l'escorte d'Anne-Marie s'ébranla vers Saint-Fargeau, protégée par douze gardes royaux, dans la crainte des « gens de guerre » qui sévissaient dans les environs du château, pillant et rançonnant. Par souci de discrétion, le carrosse était sans armoiries ; cocher et valets, vêtus de gris, étaient sans livrée. Le « train », parti de Pont-sur-Yonne au point du jour, arriva à demeure à deux heures du matin. Le château n'avait rien de celui du prince charmant : il était béant, portes et fenêtres détruits. Le pont-levis était rompu,

« **il fallut mettre pied à terre** » (!!). Dans la cour d'honneur, l'herbe atteignait les genoux. Elle se prit à détester ce château : « **L'on me mit dans une vilaine chambre, où il y avait un poteau au milieu. La peur, l'horreur et le chagrin me saisirent à tel point que je me mis à pleurer** ». La Grande Mademoiselle ne put se résoudre à passer sa première nuit dans cette demeure glaciale et vide. A peine arrivée, elle repartit en quête de gîte, et se retrouva au château

proche de Dannery (demeure du contrôleur de ses domaines, Nicolas Davau) vers trois heures du matin. On y vint lui dire, le lendemain, que Saint-Fargeau était une maison « **bonne et forte** », aussi se décida-t-elle à aller s'y établir définitivement. Elle y trouva un appartement plus confortable, aménagé à la hâte pendant son absence par le duc de Bellegarde. Quelque peu rassérénée, elle commença à ordonner de vastes travaux dans cette maison qu'elle savait bien devoir habiter un assez long temps : elle convoqua architectes, maçons et charpentiers, fit tomber des cloisons, percer moult cheminées (c'était l'hiver, et il fait frais en Puisaye...), et décorer au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Le lit du début, emprunté au bailli de Saint-Fargeau, neuf car ce dernier venait de se marier (...), avait enfin été remplacé par celui venu de Bois-le-Vicomte. Tout prit forme peu à peu, et Anne-Marie ne détestait plus vraiment ce vieux château.

Mademoiselle occupait ses journées à lire - quand pluie ou gel sévissaient - ou à la promenade, à pied, à cheval dès que le beau temps le permettait (parfois douze lieues d'affilée !), s'assurant à cette occasion de l'avancement des travaux extérieurs qu'elle avait commandés. Dans un premier temps, elle fit ainsi planter un mail près du château, là où il y avait « **tant de ronces et de trous que l'on n'eût pas jamais su croire que l'on y eût pu faire une allée** ». Plus tard, elle fit venir de Paris l'architecte Le Vau qui, après les façades de la cour d'honneur qu'il para de briques roses répondant à celles de la façade extérieure, œuvre d'Antoine de Chabannes, dessina le parc à la française. Les travaux de son appartement prirent fin : elle put à l'envi les montrer au regard admiratif de ses amies les comtesses. Elle accrocha tous les portraits de ses ancêtres dans la longue galerie desservant les pièces flambant neuves ; elle y disposa également un billard, car elle appréciait les activités physiques.



Outre le billard et les promenades équestres, ses activités physiques étaient également consacrées au jeu de volant (deux heures le matin, deux heures l'après-midi...). La Grande Mademoiselle se passionna aussi pour la lecture (La Calprenède, Mlle de Scudéry), pour l'écriture (elle commença la rédaction de ses Mémoires) et tous les arts en général : elle fit aménager un théâtre dans une vaste salle du château, « bien éclairée, bien décorée » (dans les deux tours d'entrée jumelles), et invita force parents et amis de son rang, recréant ainsi une cour autour de sa personne, avec ses fastes et flots de commérages et jalousies. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, la duchesse de Sully, la comtesse d'Alet et le maréchal d'Etampes, Melles de Fiesque et de Frontignan, Mme de Laval et la marquise de Montglat, le poète Jean Régnauld de Segrais, la duchesse de Ventadour et la marquise de Sévigné croisaient à tout moment une armée de maçons et de couvreurs affairés, avec planches et outils. Tout était en ébullition à Saint-Fargeau, petit village perdu dans les marais inextricables de Puisaye... La Puisaye de ce temps...

Le théâtre se transformait en un tournemain en salle de danse. Musiciens et comédiens vivaient six mois par an dans ce château aux soixante-dix feus. Dans leur rang, un petit marmiton très dissipé et déjà musicien : Jean-Baptiste Lulli (« Mon baladin Baptiste »)...

Anne-Marie fit venir des chevaux d'Allemagne et une meute de chiens anglais: elle s'était éprise de la chasse à laquelle elle s'adonnait trois fois par semaine.

Mademoiselle partait pourtant souvent en voyages, un peu partout, à Blois ou Amboise, Châteauneuf-sur-Loire ou Sully-sur-Loire, ou à Forges, pour les eaux annuelles. Mais à chaque fois, désormais, avec un pincement au cœur. C'est qu'elle aimait enfin cette demeure initialement bâtie par son glorieux aïeul Antoine de Chabannes, grand maître de France et compagnon de Jeanne d'Arc. A l'instar du glorieux capitaine, elle fit construire un hôpital, et y établit des sœurs de la Charité venues de Paris.



C'est en 1657 que le royal pardon toucha Anne-Marie. Elle aimait « son » Saint-Fargeau, mais les attraits de la Cour, la « vraie », furent les plus forts : elle quitta son château de Puisaye pour Paris où elle reconstitua le cercle brillant de ses ami(e)s et tint salon (au Luxembourg). Elle y revint passer Noël de cette année 1657, et s'en éloigna ensuite à regret. Puis enfin elle y séjourna quelques mois lors d'une seconde disgrâce en 1662. Pour ce château dont la masse sombre lui avait fait si peur en cette nuit de novembre 1652, ce château aux plafonds décrépis et portes cassées ou vermoulues, paradis des rats et araignées, glacial et poussiéreux, elle avait consacré la plus grosse part de sa colossale fortune, le laissant quasiment achevé tel que nous le voyons de nos jours. Du moins l'extérieur, car le terrible incendie du 24 juin 1752 allait tout emporter de l'oeuvre domestique d'Anne-Marie : appartements luxueux, théâtre, etc., tout partit en fumée, sauf les grosses maçonneries. Les travaux postérieurs, plus modestes et dénués de la cohérence qu'apportaient les géniaux architectes de la Grande Mademoiselle, ne purent ni ne voulurent restituer la splendeur de ce temps. Le château tomba peu à peu, décennie après décennie, dans la torpeur. C'est seulement à une date récente, après que moisissures, rats et vrillettes aient commis bien des dégâts, qu'il sortit de sa léthargie et recouvrit peu à peu sa splendeur, grâce à son actuel propriétaire. Outre de considérables travaux de restauration, un grand spectacle réunit chaque année, l'été venu, 800 bénévoles et plus de 60 cavaliers qui font revivre dans un magnifique Son et Lumière les fastes d'antan du vieux château, et

de son illustre bienfaitrice : Anne-Marie Louise, duchesse de Montpensier, de Saint-Fargeau et Puisaye.

François COUNIL (1999) : <http://beaujott.club.fr/grandemad.html>